

Ce livre est une œuvre de fiction. L'auteur s'est inspiré de choses lues, entendues, et parfois vues pour laisser libre cours à son imagination.

LA JEUNE FILLE DE LA PAIX

roman

Ook Chung

Je dédie ce livre à mes grands-parents paternels, Pyung Ok et Yun Chung, à mes grands-parents maternels, Soon Duk et Hyan Tek Lee,

à ma mère, à mon père, à mes frères et sœurs,

à ma femme et mes trois enfants,

aux grands-parents maternels de mes enfants.

Merci à Stéphane Bois et à Monsieur Clément Pak.

Dans un complexe commercial à Insadong, sur une artère folklorique destinée principalement à une clientèle touristique, des jeunes filles portant des pancartes sur lesquelles était inscrite la question: «SAVEZ-VOUS QUI SONT LES FEMMES DE RÉCONFORT?» invitaient les gens à répondre «OUI» ou «NON» à l'aide d'un autocollant rouge et blanc.



PREMIÈRE PARTIE

LA DANSE DE NONGAE EN MOI

PROLOGUE: OISEAUX MIGRATEURS

Gunsan, 2019. Le jour est maintenant parfaitement levé... Les dorures de l'aube ont fait place à une cendre bleue, délayée dans un blanc de nuage... L'air est frais. C'est alors que l'ardoise du ciel est inondée de points bruns: une escadrille d'oiseaux migre vers des lieux plus chauds. La région est célèbre pour ces rendezvous ornithologiques... Après avoir franchi la mer de Chine, ces oiseaux migrateurs essaiment vers la côte ouest de la péninsule, à l'endroit où la fabuleuse rivière Geumgang achève son long cours.

À Gunsan il y a un observatoire qui se trouve à l'embouchure de la rivière. C'est là que se pose l'oiseau solitaire.

Appuyé contre le parapet, un jeune homme contemple la série de pavillons identiques qui contrôlent la digue du barrage, puis il gravit les étages de l'observatoire, décorés d'agrandissements photographiques représentant les espèces d'oiseaux qui visitent ces lieux à certaines saisons; arrivé au sommet, il peut contempler le bleu de l'azur et, grâce à des longuesvues, l'étendue illimitée de la mer qui rejoint le ciel, bleu sur bleu.

Après l'observatoire, il s'arrête dans un musée consacré à l'écrivain Choe Man-shik, dont on peut voir une statue de cire, de même que des échantillons de manuscrits et des photos. Le jeune homme reconnaît celle, assez célèbre, où l'on voit l'auteur coiffé d'un melon et vêtu d'une gabardine, s'appuyant sur une canne devant un arbre. En revanche, il est surpris de découvrir une photo de jeunesse où ce dernier porte le jersey de l'Université de Waseda; le jeune homme ignorait que Man-shik aussi avait été étudiant étranger à Tokyo pendant deux ans, avant de rentrer précipitamment en Corée peu après le séisme de 1923. Certes, il a déjà entendu parler de Rivière boueuse, roman de Man-shik qui raconte les rapports entre les travailleurs coréens et les impérialistes japonais dans le port de Gunsan pendant l'occupation japonaise. On peut lire dans une brochure que la ville de Gunsan n'a été construite que dans le but de ravitailler le Japon en produits agricoles de la région de Jeolla, notamment le riz.

Le jeune homme se remet en route et aperçoit un oiseau qui dévie de la direction de son essaim pour faire cavalier seul... Moi aussi, pense notre héros, je suis un drôle d'oiseau migrateur. C'est une période de flottement: ayant fini un contrat de deux ans pour une compagnie japonaise située à Kyoto, il subsiste grâce à des économies qui lui permettent de surseoir à son retour au Canada, son pays d'adoption. Il ne veut pas encore quitter l'Asie. Il veut tenter sa chance ici, en Corée, grâce à un contrat de réviseur avec l'Institut de

traduction des œuvres coréennes. Il est chargé de faire la révision de textes traduits en français. Tous les jours, le jeune homme découvre des auteurs coréens dans le cadre de son contrat. Ce qui le rapproche le plus d'eux, c'est que plusieurs de ces écrivains ont fait des études au Japon, comme lui.

INITIATION

Le programme de Templestay à Geumsansa comprenait beaucoup d'exercices spirituels. Par exemple, la cérémonie des cent huit prières récitées à 4 heures du matin, dans le grand sanctuaire central avec ses bouddhas géants. Cent huit génuflexions, au rythme des claquements de mains et de la timbale de bois qu'on appelle mokt'at, tandis qu'un moine officiant comptait par dix les gerbes de prières. Bien entendu, pour les novices, la cadence soutenue empêchait toute intériorisation de ces prières purement extérieures, chose paradoxale mais dont le paradoxe finissait par se retourner sur lui-même. À suivre cette cadence presque effrénée, avait remarqué le jeune homme, on ressent un vertige physique, comme quelqu'un qui n'arrêterait pas de tomber et qui finit par atteindre une qualité spirituelle, un état d'apesanteur...

Dès leur réveil, les stagiaires devaient balayer les feuilles mortes qui jonchaient le parterre du sanctuaire. Certains s'esquivaient et restaient dormir dans leur dortoir, le réveil à 3 heures du matin pour le rituel des cent huit prières s'avérant un peu excessif, d'autant que le sommeil général était souvent perturbé par des nez enchifrenés et de terribles ronflements.

Ce matin-là, le jeune homme avait peu dormi, mais il ne voulait pas rater cette occasion de balayer les pourtours du temple. La nuit précédente, il s'était réveillé et avait osé s'aventurer dans le noir presque complet pour aller se promener seul (quoique la consigne interdît de flâner après le couvre-feu de 21 heures). En franchissant le pont, il avait eu réellement peur de se perdre mais il s'était fié à la rivière, dont il entendait le sifflement cristallin qui se confondait avec la pluie.

Comme il balayait les feuilles du sanctuaire avec un mini-balai de crin, par cette fraîche matinée automnale, sa sensation d'être aspiré dans le temps s'est cristallisée. Il n'aurait su dire d'où lui venait cette bulle de chaleur et de paix. Cela lui semblait provenir de très loin... Même lorsque le soir tombait, enveloppant le temple d'un épais manteau d'encre et de silence feutré telles les écharpes autour du cou des moines, il éprouvait cette même chaleur réconfortante, comme si une chandelle, de sa lueur orange, le réchauffait au-dedans.

Les séances de méditation se tenaient dans la grande salle qui servait également de dortoir pour les garçons. Les stagiaires, revêtus de la tunique grise des moines, faisaient face au grand moine de l'ordre Jogye. Le jeune homme a été surpris par la vigueur corporelle qui se dégageait de ce dernier, mélange de virilité et de puérilité – incarnée dans ses joues roses au bon teint. Ni gros ni maigre, le moine avait un solide gabarit – qui dans la société coréenne normale aurait correspondu à celui d'un ajeossi, marié et père d'un ou deux gamins... alors

que, racontait le moine aux stagiaires, depuis qu'il était petit, il n'aimait pas la compagnie des autres enfants et préférait réfléchir dans la solitude. Jeune homme, il avait passé tout un mois dans les hauteurs sauvages du mont Jiri, sans possession aucune, sans nourriture et sans lit. Là-haut, disait-il, il avait fait la rencontre d'un tigre. À l'en croire, finalement «apprivoisé» par lui, le tigre lui aurait dit: «Ton destin est de devenir un moine.»

En plus de sa longue tunique grise, il portait une belle tuque d'étoffe feutrée, de même qu'un long foulard à l'avenant.

Une fois la méditation commencée, loin de ressentir la nouveauté de la situation, le jeune homme a eu la sensation de replonger dans un état ancien. Il a tout de suite trouvé la pose très naturelle, le pied droit posé sur la cuisse gauche et les doigts des deux mains formant un cercle oblong. D'où remontait cette impression de familiarité?

*

«Fermez les yeux.» La voix stricte de son père va et vient devant ses deux frères et lui, tous trois assis en position du lotus sur le plancher. Il médite, autant que peut méditer un gosse de 12 ans. Il essaie d'inviter le vide dans son esprit à l'aide de mantras aussi paradoxaux que des koans. «Vide, emplis-moi, penser à ne pas penser, ne pas rire» – surtout quand un de ses

frères ou lui-même pète, car rire serait châtié par la voix redoutable de son paternel.

Ce dernier marche derrière ses frères et lui, il leur dit de redresser le dos qu'il effleure avec une longue règle de bois. Cette séance de méditation sert de prologue aux leçons d'histoire de la Corée que son père se fait un principe de leur inculquer, comme d'étranges fleurs rudérales dans le macadam de Montréal.

— Vous êtes coréens, ne l'oubliez jamais, et vous devez en être fiers, martèle la voix de son père.

Cette injonction est, souvent, suivie d'une mise en garde.

— La Corée est un pays dangereux, il y a des espions partout, des tortionnaires à la solde de Park Chung-Hi, de la KCIA, n'y mettez jamais les pieds, vous m'entendez?

Alors notre héros ne comprend plus très bien quel doit au juste être son rapport avec cette terre ancestrale où il n'est pas né, où il est censé ne jamais mettre les pieds, dont il parle si peu la langue. Ce n'est cependant pas le genre de questions qu'il peut poser à son père, un homme de la vieille école confucéenne, dont la parole ne doit jamais être discutée par les enfants.

— La Corée a cinq mille ans d'histoire. C'est une civilisation très riche, beaucoup plus ancienne que le Canada. Son passé remonte aux Trois Royaumes, Goguryeo, Baekje, Silla, dit son père en ponctuant chacun de ces trois derniers noms d'un léger coup de baguette sur leurs trois têtes, *do-ré-mi*.

Il n'arrête pas de vanter les richesses de la civilisation coréenne avec son alphabet hangul – cette invention de génie du plus grand souverain de l'histoire de la Corée, l'auguste roi Sejong –, son système de concours mandarinaux qui permettaient au plus humble des lettrés de se hisser au rang de haut fonctionnaire, et il est surtout fier du rôle qu'un de ses ancêtres a joué dans l'histoire de la Corée : celui de premier ministre du roi sous la dynastie Joseon.

Mais son histoire préférée, à lui le petit gyopo du Canada, c'est celle du jeune Danjong, le prince le plus triste de toute la terre. Petit-fils de l'exceptionnel roi Sejong, né pour la plus grande gloire, Danjong a pourtant eu la vie la plus moche, la plus merdique qui soit (une vie à faire regretter de ne pas être né roturier) à cause de son oncle, le cupide Sejo. Deuxième fils de ce même Sejong, Sejo était tout son contraire, comme la vertu s'oppose au vice.

Le roi Sejong affectionnait grandement son petitfils Danjong, qu'il espérait voir lui succéder au trône, car il savait que son premier fils, le prince héritier, n'en avait pas pour longtemps sur terre: valétudinaire toute sa vie, ce dernier allait mourir quand le prince Danjong allait atteindre 12 ans, ce qui était considéré comme trop jeune pour gouverner.

Le roi Sejong entoura Danjong d'une équipe de sages, vice-ministres qui formèrent sa garde rapprochée, mais tous furent assassinés par Sejo, qui tua également l'un de ses propres frères pour accaparer le pouvoir, en véritable monstre sanguinaire qu'il était. Le prince ne pouvait compter sur personne, car sa mère était morte dès sa naissance et il avait été élevé par la femme du grand roi Sejong. Sejo usurpa le pouvoir, força son neveu à abdiquer en sa faveur, l'exila au bord de la mer, puis le fit mourir dans sa seizième année, d'empoisonnement selon certains, par le supplice de l'ondol chauffé à blanc selon d'autres... Danjong avait été, brièvement, le sixième roi de la dynastie Yi du Royaume de Joseon, qui en compta vingt-six.

Les leçons du père de notre héros finissent toujours par cette morale en queue de poisson: « Vénérez de tout cœur ce pays où je vous défends d'aller.» Si grand que soit son respect filial, le jeune homme ne peut s'empêcher de voir une contradiction gênante dans le discours paternel. Tu te rappelles notre voyage sur la falaise de Nakhwaam? C'est de là-haut que des courtisanes se sont jetées lors de l'invasion des guerriers de Silla, et aujourd'hui je repense au courage de cette gisaeng qui a dansé avec un officier japonais sur le rocher d'Uiam, « le rocher de la justice », pour l'entraîner dans sa chute au fond de la rivière Nam à Jinju. Il y a cette danse de Nongae en moi. Il y a cette haine du Japonais arrogant; mais ce Japonais, c'est un peu moi aussi.

Histoire et légendes, passé et présent, destins croisés et chemins parallèles entre la Corée, le Japon, le Québec, la France: on retrouve dans La jeune fille de la paix la marque des peuples, des langues et des pays qu'a connus Ook Chung. Dans ce grand roman mosaïque, marqué par le sort des milliers de femmes réduites en esclavage sexuel par l'armée impériale japonaise, l'auteur continue d'explorer la manière dont nos origines nous traversent, ferment à la fois de nos crimes les plus terribles et de notre commune humanité.

Né au Japon en 1963 de parents coréens, Ook Chung est notamment l'auteur de *Kimchi* (Boréal, 2001), des *Contes Bûto* (Boréal, 2003) et de *La trilogie coréenne*. Lauréat du Prix littéraire Canada-Japon (à deux reprises) et du Prix littéraire des collégiens, il vit à Montréal, où il enseigne la littérature et la création au cégep.

ISBN 978-2-89649-865-9



